



Le Cercle du «Matin Dimanche»

Pierre Dessemontet
Géographe, cofondateur de MicroGIS, conseiller communal PS à Yverdon

En ce mois de juillet, une grande partie de la population européenne s'apprête à rejoindre les plages du sud du continent. Elle y croisera une vague de migrants qui constituent une composante-clé de son avenir.

le Cercle.lematin.ch
Retrouvez les textes des personnalités du Cercle du «Matin Dimanche» et participez au débat.

Voir les migrants de la Méditerranée de l'autre côté de la lorgnette

Depuis quelques mois s'échouent sur les plages d'Europe méridionale des migrants de plus en plus nombreux, provoquant ainsi une crise qui couvait depuis quelque temps mais qui prend désormais des proportions telles que plus personne en Europe ne pourra faire semblant de l'ignorer plus longtemps. Cela va d'une Italie qui n'en peut plus d'assumer seule le rôle de porte d'entrée du continent (on ne le sait pas, mais l'Italie accueille bon an mal an un million – un million! – de migrants, dont les boat people méditerranéens ne représentent que l'écume), à la dissolution de la solidarité entre Etats européens, l'Europe refusant une solution de quotas pourtant minimaliste, la France bloquant les migrants en provenance d'Italie à la frontière, la Suisse menaçant d'en faire de même – jusqu'aux migrants eux-mêmes qui se mettent à revendiquer un droit de rester et de travailler en Europe, assumant pleinement leur identité de réfugiés économiques.

Or la doctrine européenne est claire: l'asile ne s'applique qu'aux persécutés, et il n'y a pas de place pour celles et ceux qui s'exilent afin d'améliorer leur sort. Derrière cette déclamation de principe, le refoulement des réfugiés économiques se base sur l'idée que la terre d'accueil n'a pas besoin d'eux. Or c'est faux. L'Europe a besoin d'eux, même si elle ne s'en rend pas encore compte.

En 2015, la population européenne n'augmente plus, et sa population active s'est mise à décroître. D'ici à 2035, cette dernière va diminuer de 25 millions de personnes. C'est plus que le nombre de chômeurs pourtant excessivement élevé que porte actuellement le continent: il ne faudra donc pas compter sur eux pour combler le trou, sans même considérer les questions de qualification et d'âge qui minent l'employabilité de nombre d'entre eux. Dans le même temps, le nombre de retraités va exploser. Si rien n'est fait pour l'enrayer, cette double évolution va avoir un impact catastrophique sur les finances publi-

ques et sur les assurances sociales – moins de rentrées sous forme d'impôts, plus de sorties sous forme de rentes. Parvenus à ce stade, nos pays n'auront qu'un seul moyen de le pallier: l'immigration. Sans elle, pas de salut.

Pour certains pays, cette révolution est déjà en marche. L'Allemagne, en déficit démographique majeur, attire à elle environ un demi-million de migrants par an. Pour l'instant, ils proviennent d'autres pays euro-

L'Allemagne, en déficit démographique majeur, attire à elle environ un demi-million de migrants par an. Pour l'instant, ils proviennent d'autres pays européens, qui, de ce fait, se vident rapidement et ne pourront bientôt plus servir de réservoir de main-d'œuvre

péens, qui, de ce fait, se vident rapidement et ne pourront bientôt plus servir de réservoir de main-d'œuvre: la solution n'est pas durable. A relativement court terme, l'Europe, et la Suisse avec elle, devra aller chercher sa main-d'œuvre ailleurs. On rappellera ici que, du temps de sa splendeur d'avant 2008, l'Espagne accueillait ainsi un demi-million de Latino-Américains par an. Transposés à l'échelle du continent, les chiffres des deux prochaines décennies prédisent un besoin de main-d'œuvre se chiffrant en millions – avec «s» – par année.

Vus sous cet angle, les migrants qui traversent la Méditerranée constituent une avant-garde, formée des membres les plus entrepreneurs de leur société, de celles et ceux qui prennent le plus de risques: des qualités qui les rendent éminemment désirables du point de vue d'une société d'accueil vieillissante. Les migrants méditerranéens? Une aubaine pour l'Europe, et la Suisse.

Le mail de

Peter Rothenbühler
Journaliste



Cher José Mittaz,

J'ai eu la chance de passer quelques heures à l'Hospice du col du Grand-Saint-Bernard et de partager un repas avec vous, le prieur, et vos frères chanoines. Au risque de vous voir submergé de touristes cet été, je ne peux m'empêcher de vous dire à quel point j'étais impressionné par l'esprit que vous avez insufflé à cet hospice depuis votre arrivée. Celui qui croit rencontrer une congrégation de moines conservateurs repliés sur la lecture de la Bible, les bondieuseries et les vieux papiers, se trompe du tout au tout. Evidemment, cela reste un lieu de recueillement et de culte, mais, quand on entre chez vous, on rencontre d'abord une hospitalité généreuse, joyeuse et surtout très moderne. Il y a même le wi-fi! Et personne ne vous parle de religion. Dans votre hôtel rénové en face de l'hospice (aux prix plus qu'abordables), il y a dans chaque chambre une inscription sur le mur, des phrases de philosophes ou d'écrivains, pas une seule citation de la Bible, pas de crucifix. On se retrouve dans un environnement laïque, et pourtant on a l'impression – même si on n'est pas croyant – que moi – que, chez vous, le Bon Dieu est discrètement présent partout, même à la cuisine! (Les menus sont excellents.) Les valeurs qui vous sont chères, vous les vivez au lieu de les prêcher à tout-va. Merci.



Christophe Gallaz

Ecrivain

J'ai promené le pape au Mormont

Je pensais l'autre soir à ceux qui détruisent le monde en disant le construire, puis je m'endormis en rêvant du pape et du Mormont. François venait de publier son encyclique «Laudato Si'», «Loué sois-tu, mon Seigneur». La religion n'est pas mon affaire, mais je recueille, comme une pluie tombant sur un désert, la parole de quiconque échappe aux asservissements séculiers.

J'ai donc lu «Laudato Si'». C'est un plaidoyer pour l'écologie globale inspirée de François d'Assise, qui refusait la transformation du monde «en pur objet d'usage et de domination». Et c'est un réquisitoire contre le paramètre économique-technique dominant notre époque.

Alors j'ai convié François sur le Mormont, colline de calcaire élevant ses 605 mètres au-dessus des villages vaudois d'Eclépens et de La Sarraz. Colline que sa position entre les Alpes et le Jura doue d'une biodiversité précieuse entre toutes. Colline, aussi, que son histoire a chargée d'une mémoire inouïe.

Où se trouve notamment un sanctuaire celtique bimillénaire comportant 250 fosses coniques, des vases et des récipients, des

monnaies celtiques et romaines, des bijoux et des meules, des squelettes humains et des ossements de bœufs et de chevaux.

François m'écoutait. Je lui narraï que ce lieu, dont tout peuple éclairé réclamerait la conservation intacte et définitive, est dévasté sous l'empire d'une alliance typique de nos sociétés ambiantes. D'une alliance faite de dépendances croisées, avec un prince et des serfs. Le premier évoquant non pas ses impératifs capitalistes, mais l'intérêt général, et les seconds s'affichant souverains pour conserver leur image de soi.

D'abord le prince. L'entreprise Holcim, ici, devenue récemment LafargeHolcim, numéro un mondial du ciment et du béton, auteur d'une tranchée déjà monstrueuse dans la colline, et qui cherche à l'étendre en faisant plier le cadastre et la grille des protections existantes, aux fins qu'elle atteigne au bout du compte 1500 mètres en longueur, 70 mètres en profondeur et plus de 200 mètres en largeur.

– De quoi loger septante-cinq fois la cathédrale de Lausanne, murmura François...

Puis il attira mon attention sur un calicot géant plaqué sur un bâtiment de l'entreprise,

où nous lûmes en trois lignes «Du ciment local pour une société durable».

– Tu vois, me fit François, tous les argumentaires au service de la dévastation sont tournés ainsi. De petites fictions nées d'une opération toute simple, qui consiste à filtrer le réel. Sur ce calicot, le mot «local» fonctionne comme un réconfort de proximité, tandis que l'expression «société durable» relègue dans notre inconscient la seule notion qu'il faudrait plaider: celle d'une société durable ne pouvant l'être que si la planète l'est aussi, intégralement...

Il se tut puis reprit:

– Et que me dis-tu, dans cette affaire, des archéologues et du pouvoir politique?

Je lui décrivis ceux-là comme les facilitateurs objectifs de la pelle mécanique, les cautions du prince et les victimes d'une ivresse narcissique professionnelle fortement répandue, qui leur interdit de s'apercevoir en serfs ou de se vouloir en opposants. Et je lui décrivis celui-ci figé dans une révérence instinctive à l'ordre matériel qui l'empêche de produire, envers la nature et le patrimoine culturel encore échappé de la muséification, autre chose que des soins palliatifs. Là-dessus mon réveil sonna.

Cette chronique
est assurée
en alternance par Lionel Baier,
Claude-Inga Barbey, Christophe Gallaz,
Eric Hoesli et François Schaller.